

DEPART EN VILLE

Les flammes vacillantes des deux bougies sur leur bougeoir éclairaient l'intérieur du chalet juste suffisamment pour que la jeune fille puisse voir les cartes retournées, devant elle. Elle n'hésita pas longtemps avant de poser sa main sur l'une d'elle, la première intuition étant toujours la bonne, il ne servait à rien de réfléchir et elle le savait. Elle la retourna et découvrit l'image d'un squelette vêtu d'une longue houppelande noire et tenant à la main une faux... Doucement, comme le lui avait appris sa grand-mère, elle prononça la signification symbolique qui lui correspondait si bien ce matin-là.

- L'arcane sans nom, La mort. L'initiation, le début d'une nouvelle vie, de ma nouvelle existence...

Elle n'avait pas peur de cette carte car elle ne faisait que confirmer ce qu'elle savait depuis la mort de Céliana, sa grand-mère : il lui fallait partir du chalet, de la montagne et découvrir une autre vie.

Après un soupir de résignation et de légère angoisse, elle regroupa les cartes et les rangea délicatement dans un coffret en bois. Elle prit en main le pendule comme si elle allait le consulter, mais à quoi bon ? Que pourrait-il lui dire de plus ? Elle replia le tissu de soie

mauve sur lequel elle avait disposé les cartes, le mit délicatement dans le coffret, recouvrant le jeu de tarot, le pendule et d'autres objets ésotériques appartenant à sa famille depuis des siècles. Des deux mains, elle referma le couvercle. Elle tourna la petite clé, l'enfila sur une chaîne en or qu'elle accrocha à son cou. L'image bien nette de Céliana, exécutant ce geste s'imposa à elle, ses pensées lui firent mal. Ce n'était pas le moment !

Elle souffla les bougies et les reposa sur la cheminée. Elle enfila une longue veste sombre à capuche, entendant la voix de Céliana : « C'est avec cette veste que je suis descendue à Grenoble pour la première fois de ma vie » Wihéa regarda le plafond dans une ultime prière en ces lieux de son enfance, murmurant :

- Maman, Papa, accompagnez-moi, je vous en prie ! Mamilla, ne m'abandonne pas !

Mamilla... Enfant, elle avait baptisé sa grand-mère de ce surnom affectueux.

Elle ramassa le sac de voyage et se dirigea vers la porte. Le soleil déjà puissant de cette fin de matinée pénétra dans la maison et, sous sa lumière, le regard de la jeune fille fit une dernière fois le tour de la pièce. La présence de Mamilla était encore si palpable qu'elle se serait presque attendue à la revoir là, confortablement assise dans son vieux fauteuil... Son cœur se serra, les larmes envahirent ses yeux déjà rougis, elle avait si mal de partir, reviendrait-elle seulement un jour ?

Elle appuya son front contre la porte, maintenant refermée sur ses souvenirs.

- Oui, je reviendrai ! Quand je saurai la vérité !

Enfin, quand le bus s'arrêta à son terminus, un soulagement envahit Wihéa. Qu'il avait été long ce voyage !

A Orcières, quelques villageois l'avaient regardée et lui avaient fait un signe d'amitié, mais sans venir lui parler. Avaient-ils compris qu'elle partait réellement ? Cela leur semblait si improbable qu'ils n'avaient réagi qu'en la voyant monter dans le bus, mais il était trop tard pour tenter de la retenir...

Seule sur le siège qui l'emmenait loin de chez elle, elle n'avait pas tenté de lutter contre la douleur de quitter les montagnes, ses larmes avaient coulé sans cesse, silencieuses. Entre La-Salle-en-Beaumont et Vizille, une femme d'une cinquantaine d'années s'était assise près d'elle et avait tenté de la distraire. Elle lui avait proposé des gâteaux, mais Wihéa avait refusé. Elle n'aurait rien pu avaler tant son estomac était noué.

Au moment où elle descendait, le chauffeur qui l'avait observée depuis son rétroviseur lui toucha le bras :

- Ça va aller, mademoiselle ?

- Oui, je pense, merci !

- Je fais toujours cette ligne et j'espère avoir le plaisir de vous ramener chez vous un de ces jours. Sa main se serra

un peu plus sur le bras de Wihéa qui comprit ce signe d'encouragement.

- Au revoir mademoiselle ! Et bonne chance à Grenoble !

Elle tenta de sourire au conducteur sympathique, mais ses yeux la brûlaient. Elle posa sa main sur celle de l'homme, respira profondément :

- A bientôt.

Sa voix se brisa, mais elle saisit son sac et sortit rapidement du bus.

Au bout de quelques pas, elle posa son bagage à ses pieds sans pouvoir s'empêcher de s'exclamer :

- Pouah ! Quelle odeur !

Elle fit la grimace, mais cette manifestation de pollution eût le pouvoir de la ramener à la réalité, lui faire reprendre ses esprits qu'elle aurait eu tendance à laisser errer dans son passé.

Elle regarda sa montre. Il était déjà dix-huit heures et il commençait à pleuvoir. A l'abri sous un porche, elle sortit le papier que lui avait donné le banquier du village. Elle repensa avec amusement à cet homme bienveillant qui avait passé au moins une heure à lui expliquer comment se servir de son compte, son chéquier, sa carte bleue (qui n'était d'ailleurs pas bleue...) Ses parents, sa grand-mère, tous lui avaient laissé de l'argent à la banque, mais jusqu'à présent, elle ne s'en était jamais préoccupé. Mamilla réglait les diverses factures, notamment les cours par correspondance que la jeune fille prenait depuis l'école

primaire. Leurs autres frais, au village d'Orcières, étaient payés en général en argent liquide...

Mais elle n'était plus au village... et elle devait réagir : "Bon, réveille-toi, ma grande, il faut trouver un taxi !" Le début de soirée se faisait sentir sur la place. Les passants se pressaient, elle les regarda courir avec une certaine curiosité... Curiosité réciproque, si elle en jugeait par les regards que lui lancèrent certaines personnes...

A la devanture d'un marchand de cartes postales anciennes et timbres en tout genre, elle resta stupéfaite devant une affiche publicitaire : la femme dessinée avait la même tenue qu'elle, même veste longue et sombre, même sac de voyage en cuir marron, certes rassurant, sauf que.... L'affiche datait de 1946 ! et on était en 2004... Soudain, elle comprit les regards surpris des passants. Son constat ne fit qu'augmenter son angoisse... On était au vingt-et-unième siècle !

Elle n'avait pas prêté attention à sa tenue, elle avait enfilé la veste de sa grand-mère afin de se sentir protégée et moins seule, simplement. C'était aussi pour cette même raison qu'elle avait pris le vieux sac au lieu de prendre une valise plus récente, ou même son sac à dos qui la suivait partout en montagne. Elle n'avait jamais été au fait de la mode, mais, en cet instant, elle se sentit ridicule, vraiment idiote de ne pas avoir pensé que plus personne ne s'habillait ainsi.

Passant dans un bruit sourd, le tramway la fit sursauter. Il glissa devant elle et elle le suivit des yeux jusqu'à ce que le détour d'une rue le cache à sa vue.

Se concentrer, elle devait se concentrer sur les choses, observer, ne pas penser, pas maintenant ! Chercher un taxi... Aller chez la sœur du banquier... Dans cette tenue grotesque ? Et puis, elle n'avait pas prévenu, elle était partie si rapidement... Elle ne pouvait pas aller chez des inconnus comme cela... Elle devait chercher un hôtel.

Elle en trouva deux dans une rue du quartier ancien, mais ils étaient sales et ne l'incitèrent pas à rentrer... Devant le troisième, une femme en jupe très courte et soutien-gorge rouge l'aborda :

- Ta place n'est pas dans cet hôtel, ma chérie !

Elle voulut bien la croire sur parole et n'insista pas.

Wihéa repartit dans les rues, dans le bruit : voitures, bus, trams, même les talons des passantes sur le trottoir mouillé, tout lui paraissait si assourdissant... Ce monde lui semblait si surréaliste, si nouveau et si... désagréable. Elle parvint à distinguer au loin, le seul son rassurant pour elle : l'eau tombant sur les toits. Elle essaya de se concentrer ; écouter la pluie et trouver un hôtel... Ne penser à rien d'autre... Son pas se fit de plus en plus rapide et soudain, d'un geste désespéré, elle s'engouffra sous un porche, afin de se mettre à l'abri.

Elle se laissa pratiquement tomber à côté de son sac, assise sur ses talons et elle couvrit ses oreilles, de ses mains :

- Ne plus entendre, ne plus voir, ne plus être ici...

Elle se parlait intérieurement mais elle entendit une voix lui répondre :

- Mais si, il le faut, tu dois trouver la vérité !

La voix sembla lointaine, sourde, et pourtant si présente... Wihéa murmura :

- C'est toi, Mamilla ? Aide-moi de là-haut, je t'en prie !

Ses larmes coulaient maintenant et elle ne cherchait plus à les retenir. Entendre Mamilla la réconforta un peu. Elle n'était pas loin... Une main se posa sur son épaule. Sans bouger, les yeux toujours clos, la jeune fille demanda doucement :

- Mamilla ?

- Mademoiselle... répondit une voix rauque.

Elle sursauta : cela ne pouvait évidemment pas être sa grand-mère ! Elle ouvrit de grands yeux et regarda un homme qui lui souriait. Ses cheveux hirsutes et sa barbe blanche était parsemés de blanc. Il lui parut vieux, il devait avoir... au moins cinquante ans... Son pardessus était terriblement usé... Ses yeux bleus reflétaient énormément de douceur. D'instinct, elle comprit qu'elle n'avait pas à avoir peur de lui.

Il s'installa au sol près d'elle sans la quitter des yeux. Son chien, un Husky, s'approcha d'elle et lui lécha la main. Elle sécha ses larmes et l'homme lui affirma doucement :

- Vous me faites mal, ici, toute perdue... Que faites-vous, toute seule ? vous n'avez pas froid ?

- J'ai le manteau de ma grand-mère...

- Et votre grand-mère vous laisse venir toute seule en ville ? Et vos parents aussi ?

- Ma mère et mon père sont morts quand j'étais enfant, et ma grand-mère il y a deux semaines...

Elle avait débité cela d'une traite, fermant les yeux de désespoir, comme par besoin de justifier sa présence solitaire...

La voix de son nouvel ami se fit encore plus douce :

- Vous semblez tombée d'une autre planète...

- Plutôt d'une autre époque, je crois...

- Ah ça... c'est sûr... Il rit et ce fut communicatif...

Elle qui pensait ne plus jamais sourire, voilà que, perdue dans cette ville, elle riait avec un inconnu... Cela la surprit un peu et elle mit cela sur le compte de ses nerfs.

Le chien s'était couché à ses pieds et elle le caressait doucement. La douceur de ses poils la réchauffait autant physiquement que la présence de son maître la reconfortait...

- Je m'appelle Matthieu et lui, c'est Reporter ! dit-il soudain, pour rompre le silence.

- Et moi, c'est Wihéa.

- Quel joli prénom, c'est de quelle origine ?

- Mon arrière arrière-grand-mère s'appelait ainsi... cela vient des celtes je crois...

- Et donc, Wihéa, que faites-vous donc toute seule dans cette ville ?

- Je... il faut que ... c'est pour...

- Bon, laissez tomber, je ne voulais pas vous gêner avec ma question !

- Je... il faut...

- Chut ! Alors, prenons la question autrement : là, ce soir, que comptez-vous faire ?

- Chercher un hôtel pour dormir.

- Bonne idée. Nous allons aller vers la gare, ce sera mieux que dans le quartier, il n'y a que des hôtels de passe...

- De passe, c'est quoi ?

Matthieu sourit mais ne répondit pas... Il ne voyait pas comment expliquer à cette jeune fille étrange la signification de ce mot !

Il se leva, imité par Wihéa. Il lui prit le sac des mains et ensemble, ils regagnèrent la rue. Il ne pleuvait plus et la foule était moins dense que tout à l'heure... Les vitrines avaient baissé leurs rideaux de fer... Ils arrivèrent devant l'Hôtel de la Gare, un vaste bâtiment ancien... Matthieu posa le sac devant l'entrée.

- Bien, il faut que je vous laisse maintenant. Vous voici arrivée. Dites-moi, cela coûte 42 € la nuit, vous avez de quoi payer ?

Wihéa fit un signe affirmatif de la tête et regarda la porte de l'hôtel, le vaste corridor... Une sourde angoisse la reprit. Un homme en tenue bizarre la regarda depuis la

réception... Elle avait peur... De nouveau, les larmes envahissaient ses yeux... Elle se tourna vers Matthieu qui avait reculé de quelques pas mais ne parvenait pas à réellement s'éloigner...

- Vous pouvez m'accompagner ? J'ai peur...

Il sourit gentiment, montra ses habits sales et usés :

- Je ne pense pas qu'ils me laisseront entrer... Il ne va pas vous manger cet homme...

- Non... mais... je ne sais pas quoi lui dire... et puis...

- Et puis quoi ?

Prise d'une idée soudaine, elle lui demanda :

- Vous dormez où vous ? ? ?

- Moi ? A l'hôtel de la cloche !

Il rit. Elle ne saisit pas pourquoi il l'avait accompagnée dans cet hôtel si lui logeait dans un autre... et pourquoi...

Il avait suivi son cheminement de pensées.

- Non, ma petite, pas question pour vous de venir dans mon hôtel... de toute façon ce n'est pas un hôtel mais une expression...

- Vous habitez dans une expression ?

Elle ne comprenait plus rien... Mais elle savait, elle sentait qu'elle devait rester avec lui. Il était là, elle ne voulait pas qu'il s'éloigne, qu'il la laisse seule.

- Je vous en prie, aidez-moi...

Il semblait perplexe... Il fouilla dans sa poche et en sortit quelques pièces de monnaies...

- Je n'ai pas grand-chose à vous offrir, mais au moins un hamburger ! Cela vous permettra de réfléchir un peu, ensuite on reviendra ici...

Heureuse, la jeune fille prit un billet dans sa poche et le posa dans la main de Matthieu. Il était tenté de refuser mais il savait qu'il n'avait pas les moyens de réellement le faire s'il voulait qu'elle mange à sa faim.

- Je ne sais pas ce que c'est, un hamburger, mais on y va ! Ensuite, on ira à votre hôtel qui est, selon vous, « une expression ».

Elle lui sourit, tellement soulagée, qu'il n'osa pas lui dire qu'il devrait la ramener à l'Hôtel de la Gare, qu'elle ne pourrait l'accompagner... que... Il secoua la tête d'un geste d'impuissance et reprit le sac de voyage.

Il faisait nuit, mais pas réellement, tant la rue était éclairée... Wihéa en fit la constatation en remarquant de ne pas voir les étoiles... Elle avait découvert le hamburger, tellement différent de ce qu'elle connaissait en montagne. Elle l'avait mangé de bon appétit et maintenant, elle suivait Matthieu et son chien jusqu'au bord de l'Isère. Elle avait eu du mal mais avait réussi à le convaincre de ne pas la quitter pour cette première nuit en ville... L'un derrière l'autre, ils descendirent sur une voie sur berge et arrivèrent sous un pont. Elle distingua dans l'obscurité un tas de couvertures, de cartons, un chariot en fer (un caddie, comme elle l'apprendrait par la suite) rempli de tas de choses... Soudain, les couvertures bougèrent... Wihéa

poussa un petit cri de surprise : un homme sortit la tête, il était bizarre, sale mais avec un air que la jeune fille ne parvint pas à définir...

- Ah ! Matthieu ? Mais ça, c'est quoi ?

- Ça, comme tu dis, c'est mon amie, elle va dormir là !

L'homme tentait de s'asseoir et les regardait d'un air ahuri ! Wihéa se rapprocha de son nouvel ami, par sécurité...

- Mais t'es cinglé ! C'te fille n'a rien à foutre là !

- Chut, je t'expliquerai demain !

Matthieu ne fit pas attention à la réponse indéchiffrable de l'homme et prit la main de Wihéa :

- Tu vois, l'hôtel de la cloche, c'est cela ! Nous sommes S.D.F. ce qui veut dire, sans domicile fixe. Nous dormons ici, dans ces cartons. Maintenant, si tu veux, je te reconduis à l'hôtel !

Wihéa regarda les cartons, puis l'Isère qui passait tout près.

- J'aime le bruit de la rivière, je me sens bien ici... Je ne veux pas vous quitter, je peux m'installer où ?

Emu par tant de sincérité, Matthieu haussa les épaules.

- Bon, puisque tu sembles ne vouloir en faire qu'à ta tête, le mieux est que tu restes près de moi, ici, on ne sait jamais qui peut arriver dans la nuit... Il lui montra une sorte de matelas fait de mousse et d'une couverture trouée. Mets-toi ici, je vais te donner une autre couverture.

Elle se coucha tout habillée sur le matelas indiqué... Pendant ce temps, son ami accrocha la laisse de son chien après la poignée du sac...

- Dans ce monde, un sac de voyage de ce genre peut attirer bien des convoitises, expliqua-t-il.

Elle le sentit s'étendre près d'elle, prenant soin de ne pas la toucher. Déjà dans un demi-sommeil, Wihéa se serra contre lui, posant sa tête sur son épaule, comme elle le faisait avec Mamilla, les nuits où elle faisait son cauchemar. Emu par ce besoin de sécurité mêlé à tant de naïveté, il entourra son épaule d'un bras protecteur.